Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 36 (1898)

Heft: 44

Artikel: Le bas blanc

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197155

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Bolomâ, lo dompteu.

L'est tot parai on rudo petit meti qué cé dè dompteu! kâ, quand on vâieintră clliâo gaillâ vâi lè lions, lè hyénès, lè panthères, et quand on lè vâi férè dansi clliâo bîtes, à coups d'écouerdja, dein clliâo dzébès, cein vo fâ tot refrezenâ! Et s'on sondzè que, se per hazâ on lion vegnai à sè mettrè dè crouïe louna et que l'âi preignè la brelaire dè chaotâ su lo gaillà, lo déchicotérâi tot vi pè bocons tot coumeint on boutsi que copè on bouli. Et, ma fâi, on iadzo dézo lè grâpiès dè clliâo bîtes féroces, allà lai vo z'ein sailli! on arâi bò lè poncenà avouè 'na fortse âobin 'na trein, pas mèche! ne laissèront pas lo gaillà et ne botséront pas dè lo medzi tantqu'iè que ne restài perein què lè solà.

Pouaih! cein vo fà veni la pé dè dzeneillès, rein què dè l'ài peinsâ; por mê, ne voudrè pas

cein vairè!

Vo z'âi petêtre oïu conta l'histoire de ce Anglais que sédiai 'na ménadzéri pertot îo l'allave et quand lo dompteu ett zu demanda à ce coo porquiet lao corratave dinse après, lo godéme l'ai avai repondu que l'avai 'na granta einvia de vaire on iadzo medzi on hommo tot vi, et, se l'âi desâi, coumeint vo z'êtes su de l'âi passa on dzo aobin on autro, l'est por cein que vo traço adé après, et me redzoïe dza de vâire la frimousse que vo z'alla fere quand iena de voutres bites vo crousséra!

Ora, ài-vo cognu Bolomà, qu'étài cordagni pè Bimant et que s'étài met dompteu po son compto? Ne sé pas se vit adé, mà dein ti lé cas, l'étài avouè sa ménadzéri ào tir fédérat dè Fribor ia dza on part d'ans, et que mimameint Favey et Grognuz, que l'ài étiont zu, l'ont bo et

bin vu.

Bolomă, qu'étâi dévant la ménadzèri, avouè 'na serpeint boa que l'âi grimpàvè pè dessus, lào z'a de: « Touchez-moi la main, les amis! » Adon Grognuz qu'avâi poaire dâo boa l'âi a fé: « Oui, mais posez voir cette serpent, pas avant! »

Bolomà étâi un tot fin po férè cabriolà clliâo bitès féroces, kâ n'étâi pas on capon.

On iadzo que l'étài pè Lozena et que bévessăi on verro avouè dou z'amis dé pè Bimant qu'aviont étà à l'écoula avouè li, ion dài z'amis l'ài dese:

- N'as-tou pas eu la fringâla, quand t'é eintrâ lo premi iadzo vâi lè lions, compto que te grulâvè dein tè tsaussès, hein?
 - Oï! oï! y'avè on bocon poaire!
- Hein! te vài bin, te l'avoùé, ora, dese l'autro.
- Oh! n'est pas dâi lions ni dài z'au'rès bìlès que y'avè poaire!
- Et dè quiet, adon?
- L'est parce qu'on m'avâi de que l'aviont on moué dè pudzes!

Un heureux baiser.

Il y avait, vers la fin de la première moitié de ce siècle, un jeune étudiant récemment arrivé à Upsala, le fils d'une pauvre veuve, qui se promenait avec quelques-uns de ses compagnons de l'Université, dans un jardin public, par un beau matin de dimanche.

Ils devisaient tous fort joyeusement, lorsqu'ils aperçurent, dans l'allée où ils se trouvaient, venant à eux, la fille du recteur de l'Université, une tille fort jolie et très bonne, qui se rendait à l'église avec sa gouvernante.

Soudain, le fils de la veuve s'écrie gaîment:

— Je suis persuadé que cette jeune fille m'accorderait un baiser.

Ses compagnons se mirent à rire, et l'un d'eux, un étudiant fort riche, se moqua de lui, et offrit de parier une grosse somme que son camarade n'oserait pas même tenter l'aventure.

Le pauvre étudiant le prit au mot. Quand la

jeune fille et sa gouvernante passèrent devant le groupe de jeunes gens, il s'en détacha et suivit les deux femmes. A dix pas de là, il s'adressa à elles et elles s'arrêtèrent; sur quoi, d'une manière modeste et franche, parlant à la fille du recteur, il lui dit:

— Il dépend entièrement de mademoiselle de faire ma fortune.

— Comment cela? demanda-t-elle, très éton-

— Je suis un pauvre étudiant, fils d'une veuve. Si mademoiselle consent à me donner un baiser, je gagnerai une grosse somme d'argent, enjeu d'un pari qui me permettra de continuer mes études et de délivrer ma pauvre mère de ses profondes anxiétés.

— Si votre succès et votre bonheur dépendent de si peu de chose, répondit l'innocente jeune fille, je veux bien vous accorder votre

demande

Et, rougissant, elle lui donna un baiser sur la joue, comme elle l'eût fait pour un frère; puis, de retour chez elle, elle raconta à son père la rencontre qu'elle avait faite.

Le lendemain, le recteur fit appeler le hardi étudiant, anxieux de savoir quelle sorte de personnage avait osé ainsi accoster sa fille. Mais les façons modestes du jeune homme l'impressionnèrent d'une manière favorable. Il écouta son histoire, et l'étudiant lui plut à tel point qu'il l'invita à dîner deux fois par semaine.

Environ un an après, la jeune fille épousa l'étudiant dont elle avait fait la fortune. Il en fit une femme heureuse et honorée, car il est aujourd'hui un des plus célèbres philosophes suédois.

Un ménage modèle.

C'était autrefois la coutume, dans une petite ville des environs de Londres, de couronner chaque année, en une fête publique, le ménage qui offrait le plus parfait tableau de l'amour conjugal. Comme tant d'autres traditions vénérables, ce touchant usage avait fini par disparaître. Un vieux garçon, habitant du pays, s'est décidé à le rétablir. Enclin, en sa qualité de célibataire, à prôner les douceurs de la vie conjugale, il a légué à ses concitoyens de quoi décerner un prix annuel au plus heureux ménage de la localité.

Pour la première fois, ce prix vient d'ètre mis au concours. Sur les huit cents couples qui constituent la partie respectable de la population, quarante-cinq s'étaient fait inscrire, et la municipalité, assistée de quelques notables, discuta les titres des divers concurrents. Elle commença par écarter quarante-trois couples qui, de l'avis général, se vantaient avec impudence, en affectant une félicité parfaite, alors qu'au su de tout le monde leur joie n'était pas sans mélange.

Deux ménages seulement demeuraient sur les rangs. Le jury pesa longuement leurs mérites respectifs; puis ayant découvert que le premier n'allait point sans quelques tiraillements, se prononça en faveur du second.

Mais lorsque le maire eut proclamé le nom de ce ménage modèle et convié les fortunés conjoints à recevoir le prix de leurs vertus, on vit la femme se précipiter la première vers l'estrade officielle, et, saisissant la couronne des mains du magistrat surpris:

 Enfin, s'écria-t-elle, voici la juste récompense de vingt années de patience et de résignation!

A ces mots, son mari, qui la suivait de près, rougit, pâlit, verdit, lança un juron formidable et leva sur sa moitié une main si menaçante qu'on s'empressa de les séparer. Et tandis que la fanfare municipale entonnait un hymne de triomphe, quatre gendarmes reconduisirent à son domicile le plus parfait ménage de la localité.

(Annales politiques et l'ittéraires.)

Le bas blanc. — Le bas blanc ressuscite, nous dit la baronne Staffe, dans ses « Notes mondaines, » la mode en soit louée, au nom de la propreté exquise. En soie, fil ou coton, si parfaite que fût la teinture, le bas noir déposait toujours un peu sur le pied et la jambe, et, malgré tous les soins, les extrémités inférieures pouvaient manquer de scrupuleuse netteté. — Allons, messieurs les poètes, vous pourrez encore célèbrer le « bas blanc bien tiré. »

Boutades.

Un de nos abonnés nous communique le certificat de conduite ci-après, qu'il vient de retrouver parmi de vieux papiers :

Le soussigné déclare que le nommé Jaque Daniel D'oleire de Oleire, au canton de Vaud: a servi chez lui en qualité dermalié lespace de 15 moi, 10 jour. Pendant cetem ce garçon a non seulement aporte beaucoup dassiduité dans lexercice de ses vache; Mais il s'est comporte en garçon de probité et de candeur; et de maniere a se rendre recommandable a toutes les honnètes gens Enfoi de quoi, le present luiaété dé livré a Donatire au canton de Vaud le 11 me septembre 1821. (Signature).

Vingt voyageurs de commerce étaient à table

La chasse était à peine ouverte. Deux perdreaux pour tous: c'était peu. Le plus instinctif de la société en prend un, le découpe et le garde, tout entier, pour lui seul. Son voisin, à qui l'eau est à la bouche depuis longtemps, l'interroge alors en goguenardant:

Jouez-vous aux dames? lui demande-t-il.

- Quelque peu.

— Eh bien! je souffle votre gibier, parce que pouvant prendre deux perdreaux, vous n'en avez pris qu'un.

En disant ces mots, il enlevait la volaille de l'assiette de son voisin pour la mettre sur la sienne.

Trois compagnons de voyage de bon appétit venaient d'arriver dans une hôtellerie. On leur servit pour eux trois, sur le mème plat, deux pigeons et une perdrix. Ils avaient convenu que chacun prendrait la pièce qui se trouverait devant lui. L'un d'eux, qui avait convoité la perdrix, cherchant à la mettre de son côté, fit tomber la conversation sur l'ancien et le nouveau système du monde. « Imaginez-vous, diti, que ce plat est la terre. Copernic veut quelle tourne, » et en disant cela, il fit faire au plat un mouvement qui la plaça de son côté.

Mais un de ses compagnons, qui n'avait pas quitté de vue ce bon morceau, dit assez naïvement : « Quant à moi, j'aime tout autant l'ancien système qui ne fait pas bouger la terre. »

Et il remit le plat comme il était auparavant.

THÉATRE. — Jeudi, la représentation de La tante Léontine, pièce nouvelle pour Lausanne, a eu très grand succès. Cette comédie sera redonnée demain, dimanche, avec La Papillonne. Voilà un programme des plus alléchants.

L. Monnet.

| Les grands stocks de marchaudise pour la Saison d'automne et hipeur la pu. me. 1 — p. m.

Motonnerie, toiles écrues et blanchies » — 20 »

Cotonnerie, toiles écrues et blanchies » — 20 »

jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix
excessivement bon marché par les Magasins populaires
de Max Wirth, Zurich.

Adresse: Max Wirth, Zurich.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.